Paris

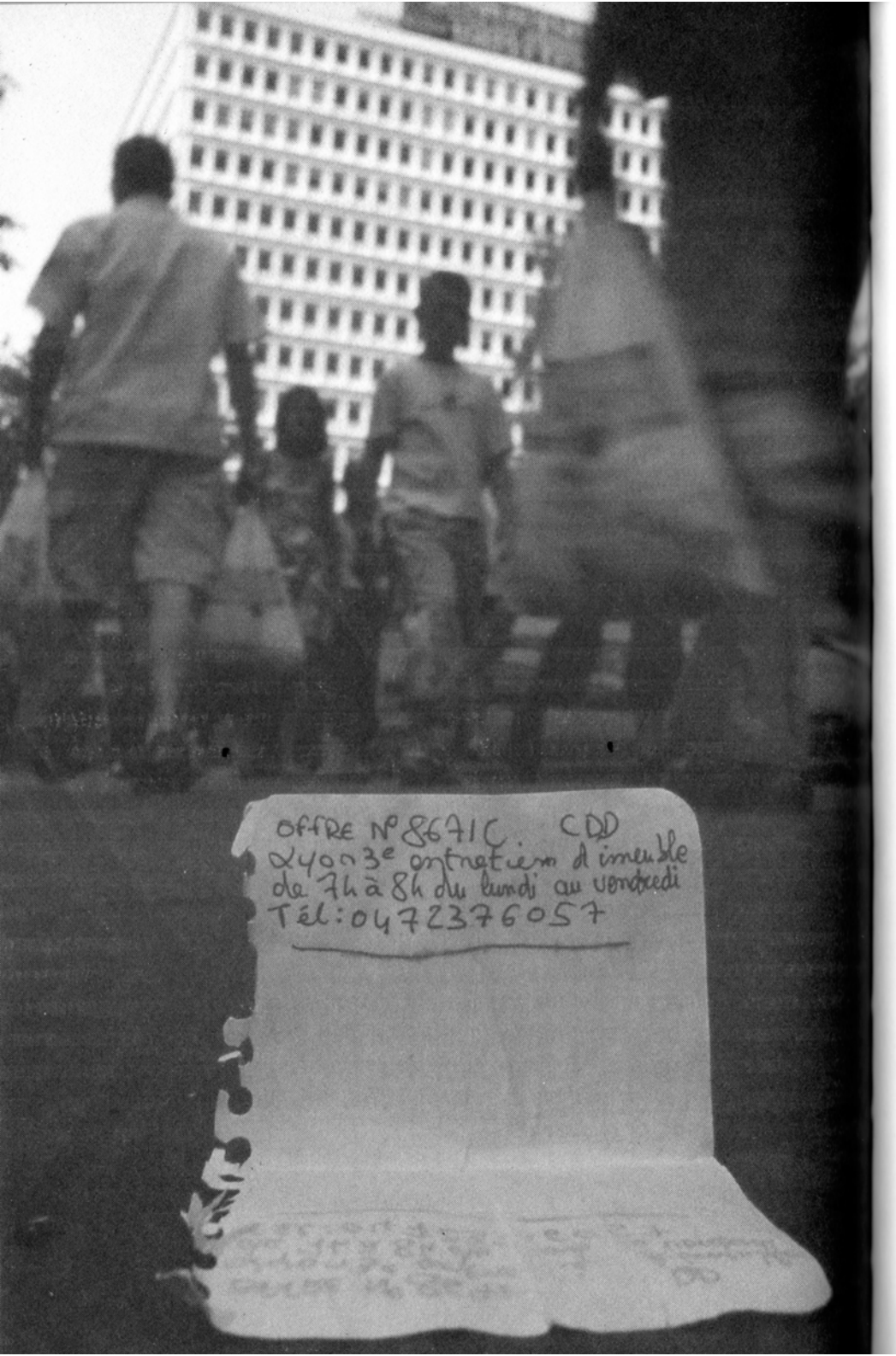
Les quartiers de Paris sont tous différents, et lorsque je marche sont présentes à mon esprit les images du XVIII[e] siècle ; les noms de rues, d'ailleurs, sont la plupart du temps restées les mêmes. En regardant souvent en l'air, on aperçoit par exemple, en haut des immeubles du XVIII[e] siècle, les poulies qui servaient à remonter les sacs de grain, ou encore des scènes de rue déchiffrées dans les archives. C'est une impression curieuse, familière, parce que je peux mettre des noms, voir des visages, me souvenir de faits survenus.

Le Paris du XVIII[e] siècle était sale et cacophonique, les habitants crottés, éreintés de bruits et de langues différentes. Cela criait dans toutes les langues et personne ne se comprenait aisément ; d'ailleurs, les hommes et les femmes avaient souvent besoin d'interprètes pour pouvoir dialoguer entre eux. Toutes ces populations se retrouvaient dans leurs quartiers, créaient leurs propres espaces pour être entre elles : Montparnasse était déjà un quartier breton, les savoyards étaient rassemblés autour de la rue du Roi-de-Sicile, etc.

Il régnait à Paris un bruit d'enfer, avec les roues des carrosses, les fouets des cochers, les chevaux, les vaches et cochons, les marchands, les outils, et les troncs de bois qui arrivaient avec fracas sur la Seine… Le grand effort de la police parisienne au XVIII[e] siècle a été de tenter l'assainissement de la ville, car c'était une espèce de cloaque dont se dégageait une terrible puanteur. Pourtant, Paris était déjà une très belle ville ; certaines architectures marquaient l'espace, comme les colonnades du Louvre. Je ne sais pas quelles étaient exactement les notions du beau, mais je sais qu'ils estimaient Paris sale et tonitruant.

Il devait être fantomatique d'assister au moment où tout s'arrêtait faute d'éclairage ; les soirs d'hiver devaient être curieux, étranges, entre flammes, bougies et ombres. Les gens dès lors se rassemblaient pour écouter les autres dans le noir, à la veillée. Comme tous ne savaient pas lire, la réunion était dense et donnait le moyen de s'informer, le moyen de savoir, d'apprendre et de se prendre en main. Ainsi avait-on besoin de l'autre pour faire sans arrêt circuler les nouvelles, les événements et les relations.

Colette Hyvrard
« Les petits monuments : Sacré-Cœur »
2004



Frivolité

Le mot ne s'emploie plus beaucoup ; il apparaît péjoratif, mais je le trouve joli à dire, à écouter. Il donne bien sûr l'idée de la femme légère, mais cela ne me dérange pas, et il y a dans frivolité cette sorte de légèreté si riche, celle d'un regard ou de gestes envers l'autre, ou encore une manière aérienne d'être avec son temps. La frivolité est aujourd'hui perçue comme luxueuse ou liée à une féminité qui serait sans intelligence, petit cerveau et tête de moineau… Pour moi, la frivolité renvoie à ces moments gracieux où l'on se donne à soi-même le temps de se promener ou de traverser les rues, le monde et les paysages avec légèreté, entre clins d'œil et humour ; c'est aussi une façon d'être bien avec les autres, de savoir que tout n'est pas si sérieux, et de perdre cette espèce de contenant si rigide sous prétexte qu'on est savant. Je plaiderais bien pour la frivolité du savant, pour qu'il puisse enfin glisser avec douceur sur les vagues du savoir.

Colette Hyvrard
Messages trouvés : offre n°8671C
Lyon 2004